



Vincent Calabrese: «En tant qu'autodidacte, je suis un homme libre!»

Aujourd'hui reconnu pour ses apports à l'art horloger, le créateur a pourtant dû essayer moult critiques...

ARCInfo

Fabrice Eschmann, 7.5.2022

Dans son petit atelier de Morges, à 78 ans passés, Vincent Calabrese n'en a pas fini avec l'horlogerie. «J'approche du départ. J'ai envie de finir ce que j'ai commencé pendant que je suis encore en forme.» Ou peut-être est-ce l'horlogerie qui n'en a pas fini avec lui, elle qui lui a procuré ses plus grandes joies, mais aussi ses plus grandes douleurs. Vincent Calabrese est l'un des plus grands créateurs horlogers de son temps. On lui doit notamment le mouvement en ligne qui équipe le modèle Golden Bridge de Corum depuis 1980; le premier tourbillon volant pour une montre-bracelet, développé pour Blancpain; ou encore le premier carrousel pour une montre-bracelet, pour Blancpain également. Il a déposé une quarantaine de brevets dans toute sa carrière.

Amour-haine

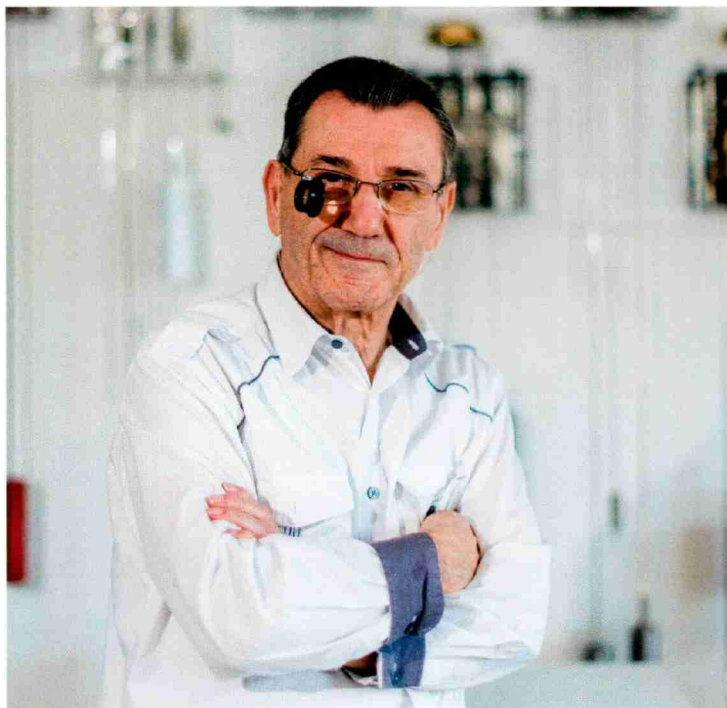
Loïn de prendre une retraite pourtant bien méritée, il vient de réaliser l'un de ses vieux projets, comme pour prouver une fois encore l'étendue de son talent: supprimer le spiral sur une montre mécanique. Baptisée Calasys, son innovation remplace le petit ressort par deux lames élastiques. S'il trouve un partenaire pour industrialiser et fiabiliser son dispositif qui élimine bien des écueils, il aura réussi à trouver une issue à 350 ans d'immobilisme mécanique. Car ce qui fait la force de Vincent Calabrese est aussi sa faiblesse: horloger surdoué, il n'a pas - ou presque - de formation académique. Soulignant que la pire chose dans la recherche est le savoir, le natif de Naples aime répéter: «En tant qu'autodidacte, je suis un homme libre!» Un profil atypique qui lui a valu bien des succès - a posteriori pour certains - mais aussi des déboires. De caractère bien trempé, il aime l'horlogerie suisse autant qu'il la déteste.

Dans son livre autobiographique «Le temps d'une vie» (Ed. Slatkine, 2016), au chapitre «La rage», il écrit, blessé: «J'ai toujours été en guerre contre les institutions. L'horlogerie en est une. (...) Elle ne m'a jamais intéressé en tant que telle. Surtout pas dans les conditions qui la caractérisent, avec son lot de contraintes hiérarchiques, de soumission aux traditions horlogères dogmatiques, de jalousies et d'impératifs de profit.»

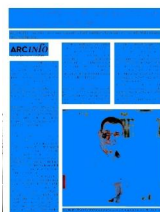
Un «Rital» dans l'horlogerie

Lorsqu'il arrive au Locle le 13 novembre 1961, le jeune Vincenzo Calabrese n'a que 17 ans. La destination n'est pas choisie au hasard: deux de ses oncles y sont déjà installés. L'un d'eux lui décroche rapidement

un emploi chez Tissot. A l'époque, l'industrie horlogère suisse tourne à plein régime, exportant quelque 30 millions de montres à travers le monde - un chiffre qui ira jusqu'à doubler (aujourd'hui, les exportations plafonnent à 15 millions de pièces). Tout est calibré pour d'importants volumes. La mécanique est bien huilée, la hiérarchie dans les manufactures solidement établie. Rien à voir avec le bagage professionnel du jeune Napolitain. Comme formation, il ne peut se prévaloir que d'un court passage dans un magasin de montres et pendules de son quartier, ainsi que de quelques années à son compte comme réparateur. Mais il a l'esprit vif, jouit d'une excellente mémoire et d'une facilité d'apprentissage. »



Né à Naples, Vincent Calabrese a commencé sa carrière d'horloger au Locle en 1961. En 60 ans, il connaîtra beaucoup de succès, mais aussi pas mal de mésaventures.



» Il est fier aussi: alors qu'il annonce à son chef d'atelier chez Tissot qu'il est horloger, il s'entend rétorquer sèchement: «Non, tu es Italien!» Cette étiquette de «Rital», comme il le dit lui-même, lui collera à la peau. Sans pour autant l'empêcher de progresser, parfois contre vents et marées. Durant une quinzaine d'années, il passe d'une entreprise à l'autre, gravissant les échelons, se nourrissant d'expérience et de débrouillardise: «Comme je n'avais pas fait d'école d'horlogerie, je trouvais des solutions pas très catholiques, mais ça marchait!» Corollaire: il s'attire l'inimitié de certains collègues. Ce manque de reconnaissance, l'horlogerie le lui fera subir bien longtemps. En 1977, dans le petit atelier qu'il a emménagé dans son appartement, il termine le prototype de son mouvement en ligne. «J'avais décidé de développer un mouvement pour savoir qui j'étais vraiment: un simple réparateur ou un véritable horloger?» Aux premiers tic-tac, il avoue avoir pleuré.

Plusieurs mésaventures

La suite est moins romantique: de Corum à qui il vend son brevet, il obtient que la paternité du «Golden Bridge» lui soit publiquement attribuée. Mais les bonnes intentions ne tiennent pas longtemps face aux affaires: la clause est biffée quelques mois après le lancement. «Votre nom n'est pas suisse et difficile à prononcer», lui dit-on alors. Des mésaventures comme celle-ci, il en connaît plusieurs. Comme lorsqu'en 1983, alors qu'il propose de réaliser un tourbillon pour le concours du musée du Locle, on lui ferme les

portes en lui opposant cette excuse: «Nous avons trouvé votre projet irréalisable.» Ironie de l'histoire: le gagnant soumettra une création équipée de son mouvement en ligne... Quant au tourbillon, il finira par sortir chez Blancpain en 1990, sans que personne ne sache, à l'époque, qui en était à l'origine. Sans se laisser abattre, Vincent Calabrese transforme ces frustrations en énergie positive. Pour prouver au monde que l'horlogerie est bien plus bigarrée que ce que l'establishment veut alors faire croire, il fonde en 1985, avec le danois Svend Andersen, l'Académie horlogère des créateurs indépendants (AHCI), qui compte de nos jours près d'une quarantaine de membres. Une plateforme de création salvatrice: «Plus personne n'innovait, il n'y avait plus de fantaisie.» Parallèlement, il poursuit la réalisation de sa propre horlogerie - les collections «Spatiales» et «Luciques» notamment - et multiplie les mandats pour des tiers.

Une star au Japon

Et en 1995, la reconnaissance tant attendue arrive enfin... du Japon. Cette année-là, une chaîne de TV nationale lui consacre une grande partie d'un reportage sur l'horlogerie suisse. L'évolution est immédiate: le Japon devient son marché n°1. Au sommet de son succès, l'horloger emploiera jusqu'à neuf collaborateurs pour une production annuelle de 700 montres. Depuis 45 ans, l'horlogerie mécanique suisse s'est beaucoup développée dans le segment haut de gamme, laissant toujours plus de place à l'innovation, à

Bio express

1944 Naissance à Naples, en Italie, le 6 janvier, dans une famille modeste.

1961 Emigre en Suisse, au Locle, avec sa mère, son frère et sa sœur.

1977 Brevet pour sa première création, le mouvement en ligne.

1985 Lancement de l'Académie horlogère des créateurs indépendants (AHCI).

1986 Développement du tourbillon volant pour Blancpain.

1986 Début de son horlogerie spatiale.

2004 Lance sa propre marque: Nouvelle horlogerie Calabrese.

2006 Développe le carrousel pour Blancpain.

2007 Vend sa société à Blancpain.

2012 Retrouve son indépendance.

la création. Une évolution qui doit beaucoup à une poignée de pionniers, petits indépendants souvent déconsidérés à leurs débuts. Sa vie, Vincent Calabrese l'a passée à se battre. Contre les idées reçues, les dogmes obscurantistes, la tradition étouffante. «En n'acceptant pas bêtement ce qui existait, j'ai remis beaucoup de choses en question. Et beaucoup ont fini par me suivre. Maintenant, je suis autant estimé que détesté. Par contre, je sais à quoi j'ai servi.»